

Internationalisation et ville anti-climatique : un pari pour l'avenir ?

Annie Lüttgen

Direction générale — projets spéciaux

Ville de Hull

C.P. 1970, succursale 'B'

Hull, Québec

Canada J8X 3Y9

Norman Pressman

Ecole de la planification urbaine et régionale

Faculté des études de l'environnement

Université de Waterloo

Waterloo, Ontario

Canada N2L 3G1

Summary

Especially since the advent of the Industrial Revolution, climatic concerns — so vital in earlier times — have gradually been ousted as design determinants of urban spaces supportive of human life. Rapid economic development, in temperate and more northerly regions, has constituted a major force in re-orienting the planning of urban settlements and in influencing their overall form. In the wake of environmental changes that pose new risks to human well-being almost daily in both built and unbuilt space, much undervalued climatic factors warrant new attention urgently. What has become of the art and science of creating harmonious forms of shelter, so meticulously adapted to climatic demands, which had evolved over centuries of “trial and error”? Why has urban development departed from the path which, since the beginning of time, had respected “genius loci”, or the spirit of place, and the voice of the site?

Given an easy access to resources and sophisticated technologies, the fundamental requirement of being protected from the rigours of nature has diminished. With newly emerging climatic changes (greenhouse effect and its consequences) and global economic imperatives, urban society is confronted with gigantic challenges to which it must stand up if an ecologically sustainable balance is to flourish on earth.

To tackle these dilemmas, an integrated view of specialized knowledge in a wide spectrum of disciplines will be essential. A thorough understanding of vernacular building know-how, cultural tradition, coupled with political determination and supported by public and private will shall be required in order to generate viable solutions for improving and preserving human habitats that are so fragile.

Résumé

Au cours du temps, les considérations climatiques, essentielles à l'origine, ont été évincées de l'organisation des espaces de vie humaine. Le développement économique des milieux à climats tempérés et froids du Nord a donné lieu à une réorientation des préoccupations dans l'aménagement des établissements humains et l'organisation de leur forme. Le climat, cet impératif dévalorisé, mérite réflexion à l'avènement des changements environnementaux qui, sur le plan climatique, laissent poindre des risques nouveaux pour l'être humain et les lieux qu'il habite. Qu'est-il advenu de l'art et de la science spontanés et naturels à l'homme qui lui permettaient de se protéger en créant harmonieusement son abri selon les aléas climatiques? Pourquoi les aménagements ne se réfèrent-ils plus à cette donnée élémentaire au bien-être? Pourquoi les villes et surtout les centres-villes ne reflètent-ils plus cette expérience du lieu, ce "genius loci" garant d'une valeur sûre, la qualité de vie urbaine?

Le paroxysme de l'accès aux ressources et l'éloignement d'une préoccupation aussi fondamentale que celle de s'abriter et se protéger de conditions physiques rigoureuses, combinés aux phénomènes climatiques, sociaux et économiques nouveaux auxquels la planète se trouve confrontée, situent les sociétés urbaines devant des défis gigantesques qu'il faut relever pour la survie de l'écologie humaine.

Une approche heuristique et holistique, et la mise à contribution intégrée des connaissances spécialisées, des savoir-faire vernaculaires, des traditions culturelles, couplées à la détermination politique et à l'implication publique et privée, présentent les seuls potentiels valables à exploiter.

Introduction

Quel que soit le lieu d'origine, encore controversé, de l'apparition de l'espèce humaine, celle-ci s'est aujourd'hui diffusée partout sur la planète. Sa faculté d'adaptation s'avère si étonnante que dans les régions aux conditions climatiques les plus extrêmes, l'être humain a réussi à survivre, puis à s'installer: zones subarctiques très froides, déserts secs et brûlants, littoraux tropicaux à humidité intense... partout l'humain a développé des solutions d'aménagement de ses lieux de vie, suffisantes à la survie contre la prédation et la violence des éléments géophysiques.

Dans les régions les plus sévèrement et les plus longuement affectées par des rigueurs climatiques qui ne laissent place qu'aux fonctions de protection, la qualité de vie se résume aux gestes de survie: abri, nourriture, vêtements. Là, les variations saisonnières, drastiques et aiguës présentent une agression constante à laquelle l'humain répond par une lutte primaire pour s'abriter. Dans ces climats extrêmes, on vit "en dedans" ou "en dehors", de façon réfléchie et calculée.

Dans les régions plus tempérées, l'être humain se voit rapidement libéré de la contrainte élémentaire de protection pour la traduire en une installation dans le contexte climatique. Là, on vit spontanément, impulsivement et simultanément "en

dedans” et “en dehors”. Dès lors, les différences climatiques modulent les communications et relations communautaires, et la configuration des lieux d'exercice de ces rapports varie selon les attitudes collectives mûes par les potentiels d'activités induites par le climat. A.K. Biswas (1984, 6) cite Hippocrate (460-377 av. J.C.) qui constate et affirme:

“Je prétends que l'Asie (mineure) est très différente de l'Europe en ce qui concerne la nature de ses habitants et de sa végétation... Elle est moins sauvage et le caractère de ses habitants est plus doux et plus modéré. Ceci est dû à son climat tempéré, résultat de sa position plus orientale, à mi-chemin de l'endroit où se lève le soleil, et plus éloignée du froid que ne l'est l'Europe.”

Ecologie humaine et déterminisme climatique

Dès les temps anciens, la préoccupation climatique est part des solutions d'aménagement des lieux de vie et l'intérêt existe pour une approche holistique à la compréhension des comportements humains. Hippocrate, dont le système médical repose sur l'altération des humeurs, préconise une approche intégrée des connaissances, de l'“écologie humaine”, dans son *Traité sur Les Airs, Les Eaux et Les Lieux* (Raffestin et Lawrence, 1990, 104). Il y a 2000 ans, les personnes souffrant de dépression et de léthargie étaient sollicitées à prendre des bains de soleil (Heerwagen, 1990, 609). Aristote fait aussi référence à cette notion écologique et, en 1748, Montesquieu écrit:

“S'il est vrai que le caractère de l'esprit et les passions du coeur soient extrêmement différents dans les divers climats, les lois doivent être relatives et à la différence de ces passions et à la différence de ces caractères” (Montesquieu, *De l'esprit des lois*, 3e partie, chap. XIV).

La localisation géographique et le climat auraient donc une influence sur les caractères, les mentalités et le psychisme des nations (Pressman, 1988, 4), et la perception sensitive du climat différencie la définition même de l'une ou l'autre saison selon le contexte, la latitude et le biôme auxquels il est fait référence. Par exemple, la zone de confort variera d'un peuple à l'autre: les Inuit du Canada préfèrent des températures plus froides que les Africains (Pressman, 1986, 17) des régions soudanaises ou tropicales.

La réponse spontanée au climat a toujours influencé la localisation et la forme des installations humaines. Des igloos des peuples autochtones du Grand Nord arctique, en passant par les hameaux alpins, les passages étroits des médinas nord-africaines et les cours intérieures des villas mauresques, les rues serpentine des villages du Grand Désert indien ponctuées de vérandas, terrasses et claustras, et même par les pagodes nattées de l'humide Asie du sud-est, les tentes de toile des peuplades sahariennes, jusqu'à l'Arbre aux palabres ombrageant la sage réflexion collective des tribus africaines... tous les peuples ont démontré un génie de leur habitat et ont valorisé les influences géoclimatiques justifiant, dans une large mesure, les comportements

humains, ce qui, jusqu'au XIXe siècle fut considéré comme “déterminisme climatique”.

Industrialisation et déterminisme anti-climatique

Au tournant du XXe siècle, à l'avènement de la sociologie comme nouvelle discipline, les théories liant climat et comportement sont rejetées et les critiques, telles celles du sociologue Pitirim Sorokin (1928), fusent contre toutes relations causales géographiques et climatiques, à l'égard du comportement humain:

“...physical or psychical trait in man, ... characteristic in the social organization of a group,... social process or historical event,... distribution of the population on the surface of the earth, the density of population, racial differences, the character of economic, political and social organization, the progress and decay of nations, the character of religions, ideas and beliefs, the forms of the family and of marriage, health, fertility, intelligence, crimes, suicide, cultural achievements, the number of men of genius, the traits of literature, poetry and civilization, the movement of economic and social life, in brief, almost all social phenomena have been attributed to geographical influences. [.. all ...] is bewildered by contradiction and vagueness... The primary need... consists... in a most rigorous analysis and shifting of what is valid and what is childish in these numerous hypotheses.”

Le déterminisme climatique qui avait connu son apogée, notamment dans la mise en valeur de la “supériorité de l'Europe et de la civilisation occidentale” sur les autres peuples, en raison de leur localisation en milieux tempérés (Ellsworth & Huntington, 1915; 1927), est condamné. Les phénomènes atmosphériques, comme éléments de l'écologie humaine sont estompés par le nouveau paradigme occidental prépondérant: les facteurs économiques dont les forces et les impacts émergent à la période industrielle, exemptent l'humain de toute considération environnementale (Catton & Dunlap, 1980), en écartant le climat de tout lien avec la nature humaine (Guterbock, 1990, 362), et évincent les questions géophysiques de l'écologie urbaine, alors en plein essor.

Savoir-faire induit et savoir-faire catégorique

La pensée de la période industrielle amène une distinction fondamentale dans la sensibilisation aux facteurs climatiques et la forme des établissements humains sur la planète. Un écart se crée entre l'aseptisation formelle des milieux industrialisés et les intuitions et observations ancestrales qui ont généré les traditions vernaculaires de construction — par exemple, la conviction des Inuit d'une différence d'impact sur la vie rythmée par la “période de noirceur” (*ubluiq*) et la “période de lumière” (*arviktuk*) (Goehring & Stager, 1991, 666-667). Le refus de reconnaître la composante “climat” et ses phénomènes dans l'organisation de l'habitat, neutralise l'imaginaire climatique par la standardisation. C'est l'opposition entre le “savoir-faire induit” des milieux où les modes et règles de la société sont implicites et auto-régulateurs, et le “savoir-faire catégorique” où les réglementations sont explicites, imposées de façon autoritaire par des codes de conduite formels (Raffestin &

Lawrence, 1990, 105). De cette distinction naissent les concepts de “monde développé” ou industrialisé et de “monde sous-développé” ou Tiers-Monde (terme attribué par Jouve (1988) à Alfred Sauvy dès 1952), dit aujourd’hui “monde en développement”.

L’art de concevoir l’abri, l’architecture, reflète les perceptions et compréhensions des phénomènes, les réponses aux contraintes, les solutions issues de l’imaginaire et de la mémoire des peuples. L’architecture vernaculaire, influencée par les besoins et comportements humains sous tous les climats du globe, réagit de façon induite mais spécifique aux éléments climatiques rencontrés, avec une “science” séculaire venue de la symbiose avec la nature, et raffermie par un sentiment d’appartenance sûr.

“Traditional Inuit are at home with natural space which they have conquered by learning the skills to identify its distinctiveness so that they are never lost [...]. They know enough about this space to apply the rules of choice allowing them to enter unknown territory with confidence. Natural space is the companion of polychromatic time which is non-linear and unregulated, where human involvement and numerous ongoing transactions are the general rule. The comprehension of the random natural space requires (mental) order” (Jackson, 1985, 526-529).

“The Inuit...master shapes distances and nature’s behaviour to store the knowledge for later use” (Goehring & Stager, 1991, 673-674).

L’industrialisation, faisant fi des savoirs ancestraux, impose des modes et solutions techniques dérivés de concepts aseptisés par le rejet — voire l’ignorance — des perceptions et compréhensions vernaculaires. Dans ce contexte, les saisons ne sont plus d’aucune considération dans l’organisation de l’espace et, dans les milieux traditionnels, l’impact du décalage culturel (“cultural lag”, Jackson, 1985, 46) est un assaut institutionnel brutal qui altère de façon permanente les discernements, en bouleversant les valeurs (religion, éducation, loi, médecine) et les ordres (social, politique, économique) (Goehring & Stager, 1991, 670-671). L’ordre mental est, dès lors, gravement affecté et l’aptitude à la perception sensible, émoussée.

“The materialization of this new milieu (industrialized landscape, industrialized people) required, above all, new concepts of time and space” (Hall, 1977, 76).

“Linear and precisely measured concepts of time and space (of the industrialized world) have been imposed... on culture(s) that knew of neither” (Goehring & Stager, 1991, 667).

“Monochromatic time (of the industrialized world) is linear... it intensifies personal relationships with a limited number of people, thus sealing them off from others... (it enslaves) into priorities and specialization” (Jackson, 1985, 526-529).

Déterminisme anti-climatique et pouvoir

Avec l'industrialisation, une dichotomie perdurante s'établit entre les perceptions climatiques traditionnelles et les conceptions imposées du temps et de l'espace, fondées principalement sur la valeur économique et les nouvelles techniques.

En matière urbaine, une récente science spécialisée, l'urbanisme, se charge d'implanter ces concepts. L'urbanisme, art de conjuguer les phénomènes physiques et sociétaux faisant impact sur les collectivités regroupées en établissements géo-humains, exploite la dynamique de l'évolution des perceptions, de l'altération des besoins et de la transformation de l'imaginaire:

“Town-building, being a piece of human work is not always perfect... “ (Egli, 1951, 81)

...

mais l'urbanisme demeure un acte de culture, acte authentique issu de l'interdépendance des relations mobiles et mouvantes entre les acteurs qui y participent.

L'industrialisation exige que l'architecture et l'urbanisme influencent les perceptions et comportements humains — plutôt que de s'en inspirer — afin d'assurer une valeur calculée et monnayable de chacune des actions d'aménagement de l'espace (Goehring & Stager, 1991, 674). Le concept cartésien de l'espace, organisé selon un plan orthogonal, a inventé des outils et instruments à sa mesure exclusive, en nivelant la dimension cosmique et holistique de la compréhension et de l'organisation de l'espace. Au-delà du plan, la seule autre dimension acceptable, car mesurable et quantifiable dans l'espace, devient la densité. Avec la densification apparaît une distortion de la notion de territorialité qui n'est plus géographique, mais une variante contrôlée et normalisée du territoire: la “propriété”. Pour garantir la valeur économique de la propriété, l'architecture et l'urbanisme s'affichent comme techniques de normalisation. Ils proposent un mode de vie spécifique, au modèle unique et conformiste déviant les intuitions et les jugements élémentaires, pour contrôler l'appropriation de l'espace, sans répondre aux besoins réels et essentiels, mais en imposant l'illusion de besoins standardisés par les règles économiques modernes. Dès lors, “la Méditerranée et la Californie deviennent les modèles absolus du bien-être climatique” moderne (Hamelin, 1989, 8).

“There is a mode of vital experience... of space and time, self and others, life's possibilities and perils... shared by men and women all over the world today. I call this body of experiences 'modernity'. To be modern is to find ourselves in an environment that promises adventure, power, joy, growth, transformation of ourselves and the world, and, at the same time, that threatens to destroy everything we have, everything that we know,... that we are. Modern environments and experiences cut across all boundaries of geography and ethnicity, of class and nationality, of religion and ideology... To be modern is to be part of a universe in which, as Marx said, 'all that is solid melts into air'" (Berman, 1988, 15).

Selon la théorie moderne de l'architecture, la forme dérive de la fonction. Le déterminisme fonctionnaliste, à travers l'outil technologique permettant de commander la forme selon une "fonction-besoin" normalisée, rend tout comportement prévisible et tout aménagement prêt à utiliser, quel qu'en soit l'environnement.

"The same available technologically-driven solutions are applied, in one case to heat, and in the other to cool, buildings and collective spaces... The most urgent dilemma of our time is how to create places which possess genuine meaning or 'genius loci',..." (Pressman, 1993a, 2).

L'architecture et l'urbanisme répondent alors à des préoccupations formelles et contrôlées en entretenant l'illusion d'un mode de vie où les exigences fonctionnelles dépassent les besoins humains plus qualitatifs (Pressman & Tennyson, 1983, 259; 269). Dans un milieu mental ouvert à l'absorption spongieuse des tendances éphémères de consommation, vendre l'idée d'un habitat "climatisé", par le parachutage d'images de lieux idylliques, à climat tempéré et clément en permanence, dont l'attrait offre une échappatoire à la grisaille industrielle et à l'abêtissement technologique des centres urbains de production, devient un puissant mécanisme de pouvoir économique!

Pouvoir corporatif et forme urbaine

Pour comprendre l'influence du pouvoir économique sur la forme urbaine "climatisée", il faut en rappeler les événements évolutifs. La Renaissance fut l'ère dorée de la découverte de matières, de sociétés, de coutumes nouvelles et différentes; période par excellence de l'échange, du commerce, de la créativité stimulée, de l'imaginaire renouvelé et des interrelations humaines multipliées. Depuis la période des "Grandes Découvertes" européennes des XVe et XVIe siècles, les colonisations ont ébranlé le savoir-faire induit des peuples non-européens.

L'ordre économique de type "Centre-Périphérie" imposé dès le XVIIe siècle, régit de façon unidirectionnelle les échanges de matières premières et produits de base entre régions colonisées dans les zones tropicales et sub-tropicales (la Périphérie), et nations colonisatrices du Nord (le Centre).

Les mères-patries développent les "lieux-centres" d'échange des denrées exotiques venues d'ailleurs et, dans les colonies, la concentration des activités de transfert façonne le profil des agglomérations humaines vaquant à la mise en oeuvre de ces échanges. Partout, les premiers centres urbains prennent forme et sont voués aux échanges commerciaux.

"The town settlements of the tropical zone are limited today to single towns in an especially advantageous situation..." (Egli, 1951).

Le lieu spécifique d'échange vers lequel tout converge et dont tout émane, le "marché", devient l'écrin essentiel d'expérimentation du développement urbain. C'est un espace central, enveloppé, où denrées, biens et usagers du lieu sont protégés

(arcades, passages, chapiteaux, auvents, arbres...) mais aussi dirigés. Progressivement, gravitant autour du “lieu-centre” de l’échange, les institutions de contrôle ourlent la place du marché (corporations de métiers, office des douanes, comptoirs d’échange, halles, docks, Hôtel de ville et cadran solaire, Tour de l’horloge...). Sous tous les climats, le lieu-centre existe comme repère sociétal et, accélérée par la colonisation, la “ville-lieu public d’échange” apparaît, où l’usager est protégé des assauts climatiques.

Mais un point d’inflexion historique dans l’évolution du pouvoir économique, la période industrielle au virage du XXe siècle, inflige un revirement catégorique à cette forme spontanée d’intégration des facteurs climatiques dans la configuration des villes. Les “lieux de protection” des transferts évoluent en des “lieux de contrôle et de gestion” de l’échange. On ne protège plus l’usager qui assure la dynamique commerciale et anime l’espace, mais on protège le résultat (output) de l’échange: le profit, le bénéfice acquis de la fonction d’échanger.

La place du marché s’institutionnalise et se métamorphose en un lieu de conversion des denrées en avoirs financiers: bourse, banques, institutions de crédit et d’assurances... ponctuent le “lieu-centre” qui devient le “centre-ville” moderne. Le “lieu d’échange” se traduit en “place du change” et les maîtres commerçants, organisés jadis en “corporations” de métiers, convertissent le matériau qu’ils gèrent: le produit de base d’autrefois (grains, tissus, fruits, vin, café, thé, papier, or, pierres précieuses...) se transforme en matière financière (change, immobilier, assurances, fonds mutuels...). C’est l’avènement du corporatisme moderne et du centre urbain international.

La “techno-structure” de la ville spécialisée de Galbraith modifie la qualité du lieu de vie, en privatisant la cité qui perd sa définition de lieu de rencontre. Les fonctions de la ville se parcellisent, les besoins se dissèquent et s’éparpillent en des structures dispersées à travers la trame urbaine, s’éloignant toujours plus du coeur de l’échange. La société et ses activités y sont décortiquées, compartimentées, atomisées. L’utilisation de la ville entre dans l’anonymat, la configuration urbaine s’aseptise, se “déculture” et l’espace ainsi trivialisé rend superficielles les préoccupations climatiques pour ne plus présenter qu’illusion du bien-être (Lüttgen, 1993, 9-10).

“Legislative norms, administrative framework, economic dictates and political priorities — together with stylistic trends and fashions — have been among the most influential forces shaping our built milieu. The factors of international character have been sensitive neither to climatic consideration neither to ‘genius loci’ attributes... Rather, they have... epitomized ‘placelessness’,... isolation from prevailing cultural values and from the transitory qualities of the natural landscape” (Pressman, 1993a, 2).

Il est pris pour acquis, par les agents économiques, que la structure et la forme du bâti sont adaptées et intègrent d’emblée les conditions climatiques, grâce à la technologie. Pour obtenir le rendement maximal de la “propriété”, les théories classiques

de localisation corporatives, nord-américaines notamment, rasant l'espace et ses composantes:

"[They] begin with the assumption of the 'undifferential plain', the featureless topography upon which economic forces are free to play on their effects" (Guterbock, 1990, 363-364).

La forme, la volumétrie, l'étalement ou la concentration, la densité bâtie, la répartition des espaces ouverts, la dispersion des lieux publics et privés sont voués à une individualisation caractérielle, accentuée par l'avènement des transports motorisés à combustible et les communications (Guterbock, 1990, 366).

"... there is an increasing gap between goals of individuals in society and the goals of political business and media establishment" (Handy, 1991).

Le corporatisme consacré façonne la configuration urbaine qui reflète la course à la croissance économique, en souscrivant à une éthique compétitive du travail, compte-tenu que le redressement économique prétend mener à une qualité de vie meilleure, en apportant de facto tous les autres aspects qualitatifs de la vie (Warrier & McAlpine, 1992, 261). Dans son appropriation de l'espace, contrôlée et orientée vers la fonction commerciale, le corporatisme a fait apparaître, dans les années 1960, outre les tours "gratte-ciel", une autre entité inhabituelle dans la forme des villes, une sorte d'appendice organique urbain: les atria, gallerias, centres d'achat, réseaux souterrains et aériens, enfin les "places-entrées" des sièges sociaux corporatifs, vestibules d'apparat de l'image du pouvoir... dont tout usager reste captif.

"... the idea of an interior city from which one might never need to step outdoors..." (Maitland, 1992, 162).

Répandue partout (en Amérique du Nord, plus d'une centaine de villes, (Maitland, 1991)), cette architecture internationale de réseaux sub-urbains ne constitue pas une forme nouvelle¹ mais, d'une part, sa prolifération récente donne au prétexte du bien-être climatique illusoire, une valeur ajoutée à la justification de son existence. D'autre part, son caractère privé soulève la discussion quant à l'appartenance à la ville où l'espace intercalaire, privé mais ouvert au public, définit la fonction non plus par la spontanéité de l'utilisateur — qui perd sa capacité de réagir sensoriellement et sensiblement au climat —, mais par des activités canalisées vers le seul mercantilisme. C'est une forme urbaine anti-climatique, annihilant toute perception, tout sentiment d'appartenance et, en conséquence toute identité, au bénéfice absolu de l'économie corporative.

¹ A Florence, Cosimo de Medici, a fait construire un passage aérien privé entre le Palais Pitti et le Palais Vecchio au XVI^e siècle. Les Casbahs et médinas nord-africaines présentent aussi cette forme superposée à la trame urbaine au sol.

Forme urbaine et mondialisation des phénomènes

L'avènement technologique post-industriel a permis, par les communications et la médiatisation, la dispersion de la forme urbaine anti-climatique sous toutes les latitudes: illumination artificielle et surchauffage en milieux froids, neige artificielle et hyper-climatisation en régions chaudes. Celle-ci nivelle les besoins et perceptions climatiques, en abusant outrageusement des réserves en ressources comme l'a démontré la Commission Gro Brundtland dans son rapport "Our Common Future". L'impact économique mondial de l'industrialisation et de la technologie exacerbe le phénomène d'urbanisation par la migration interne massive dans les nations à faible économie et par les vagues d'immigration internationale déferlant vers les pays à économie plus stable (100 millions, soit 2% de la population mondiale. ONU, L'État du Monde, 1993).

Il y a tout lieu de considérer, en prospective, que la technologie, en générant une nouvelle organisation du travail par l'informatisation des échanges où les transferts de connaissances et d'information ne nécessitent plus de déplacement physique², entraînera, sous peu, des usages nouveaux et transformateurs de l'espace urbain. Le contact de l'être humain avec l'extérieur et les éléments climatiques se fera autrement, à fréquence différente, lors de fonctions encore méconnues.

La détérioration des ressources planétaires a engendré des conséquences géophysiques graves dont la portée ultime virtuelle est ignorée: effet de serre, réchauffement de l'air, fonte des glaciers, remontée des mers, érosion côtière, éruptions volcaniques, sécheresses, raréfaction des réserves d'eau douce, ouragans, cyclones, raz-de-marée, thyphons, déluges, tornades... autant de phénomènes, jusqu'ici inconnus, maintenant aiguïsés et à récurrence rythmique plus courte, qui ont pour effet, entre autres, de déplacer vers le Nord la zone climatique de convergence intertropicale (Connell & Lea, 1992, 298) et de délocaliser les vastes populations affectées.

Le potentiel constructif des mouvements migratoires amenant un atout certain par le brassage des expériences, des discernements et des cultures climatiques, modifiera assurément l'aspect et l'utilisation des lieux urbanisés sur l'ensemble de la planète... Le "genius loci" prendra un autre sens et l'expérience du lieu sera à reconstituer... mais la viabilité climatique de la configuration de la ville sera mise en cause si le climat reste un facteur ignoré dans l'équation urbaine.

Conclusion

Les spécialistes du design, en perdant le sens et l'esprit des espaces qu'ils aménagent se sont identifiés comme "créateurs de formes" corporatives. L'évolution industrielle a mené à l'aspect "aseptisé" de l'architecture internationale par "l'acceptation inconditionnelle de concepts théoriques empruntés" (Pressman & Tennyson, 1983,

² Au Canada, 2 millions soit 18% de la population active travaille dans le lieu de résidence. Statistique Canada, 1992.

256). Or, l'être humain a besoin d'un théâtre spatial. En étroissant le prisme d'identification à la cité, par escamotage du sentiment d'appartenance au lieu, on a atrophié la valeur holistique de la vie citadine qui se caractérise par la mixité complexe et la variété des interactions et interdépendances composant les fonctions vitales de l'organisme urbain.

L'apport migratoire réveillera les "rapports transculturels", et l'ethnicité affichera un facteur déterminant de la sensibilité pluriculturelle à développer dans la ville de demain. Elle porte, en effet, l'espoir et le potentiel de prouver la capacité d'intégrer les cultures climatiques et les savoir-faire respectifs: voilà un défi sociétal gigantesque.

L'impact des changements climatiques sera d'exacerber les problèmes sociaux, le développement économique et l'établissement harmonieux des milieux de vie urbaine. Le contexte socio-politique international actuel ne démontre ni la capacité ni le vouloir de se pencher sur les événements climatiques mondiaux (Connell & Lea, 1992, 305). L'effet de serre suit son cours destructeur (!) et les perturbations atmosphériques qu'il engendre ne sont qu'une composante dans l'ensemble compliqué de l'enchevêtrement des phénomènes internationaux (démographie, ressources, environnement, économie, urbanisation, conflits... paix...); mais le climat étant élément de l'écologie humaine, une approche globale de prise en charge internationale s'avère essentielle. La pensée dominante et réductionniste d'une toujours plus grande croissance économique, de l'efficacité et des prouesses techniques, est surannée. Elle cause des dommages psychologiques et physiques contre lesquels les populations se rebellent, dans une quête de plus en plus affirmée d'une qualité de vie meilleure.

Les questions sont nombreuses et la complexité des phénomènes rend criante l'absence injustifiée de recherche. La réflexion est impérative et les questions climatiques doivent être élément intégral du processus d'urbanisme. Une réévaluation et de nouvelles stratégies sont à investiguer lorsque, dans un nombre croissant de centres urbains, le niveau piéton primaire n'est plus la surface du sol, mais le "sous-sol" (Maitland, 1992, 162-169).

La viabilité de la ville est liée à l'écoute des changements de valeurs sociales et à la transcendance des frontières. Les philosophies du "New Age Alternatives" offrent, à cet égard, quelques avenues, en préconisant la réponse pro-active aux besoins humains d'auto-actualisation (Maslow, 1952), par une forme de la cité appropriée, conjuguant l'humanisme et le patrimoine transculturel, l'internationalisation et la communication des perceptions, la conscience environnementale et l'esprit communautaire, l'ethnicité et l'esthétique, l'éthique enfin...

Un système urbain viable n'existera que lorsque les planificateurs, designers et décisionnaires publics et privés, accepteront conjointement que la ville déploie sa spiritualité propre, en intégrant les facteurs climatiques lui garantissant continuité temporelle, spatiale et culturelle, par la participation holistique de ses usagers.

“The world around us should be conceived in a ‘seamless’ manner in which interior design exists in relation to buildings, buildings in relation to cities, cities in relation to landscapes, and all of these combining the highest regard for humankind and the ‘voice of the locality’... giving rise to genius loci possessing distinct personality and evoking the spirit of place” (Pressman, 1993b, 15).

La planification urbaine est un processus hautement politique qui interpelle une éthique à inventer et l’émergence d’un nouveau modèle politique, conjuguées à l’engagement coordonné de toutes les disciplines.

“This involves a refocussing of the planning agenda from primarily technical fields, such as infrastructure provision and urban design, to strengthening the planning delivery system itself” (World Bank, 1991, 23-29).

La planification et les disciplines d’aménagement de l’espace doivent être vues comme porteuses de la capacité d’avancer et d’implanter des stratégies d’intervention intégrant toutes les composantes environnementales, vers une utilisation écologique viable de la ville, dans l’espace et dans le temps... pour gagner notre pari collectif sur l’avenir...

BIBLIOGRAPHIE

- BERMAN, M. (1988), “All that is Solid Melts into Air: The Experience of Modernity” (Penguin, New York).
- CATTON, W.R. & DUNLAP, R.E. (1980), A New Ecological Paradigm for Post-Exuberant Sociology, *American Behavioral Scientist*, **24** (1980, Sept.-Oct.) 1.
- CONNELL, J. & LEA, J. (1992), “My Country Will not Be There”. Global warming, development and the planning response in small island states, *Cities*, (Nov.1992).
- EGLI, E. (1951), “Climate and Town Districts, Consequences and Demands” (Les Editions d’architecture, Erlenbach, Zurich).
- ELLSWORTH J. & HUNTINGTON, E. (1915), “Civilization and Climate” (Yale University Press, New Haven).
- ELLSWORTH J. & HUNTINGTON, E. (1927), “The Human Habitat” (D. Van Nostrand, New York).
- GALBRAITH, J.K. (1985), “The Affluent Society” (Houghton Mifflin, Boston).
- GOEHRING, B. & STAGER, J. (1991), The Intrusion of Industrial Time and Space into the Inuit Life World. Changing Perceptions and Behavior, *Environment and Behavior*, **23** (Nov. 1991) 6.
- GUTERBOCK, T. (1990), The effect of Snow on Urban Density Patterns in the United States, *Environment and Behavior*, **22** (May 1990) 3.
- HALL, E.T. (1977), “Beyond Culture” (Doubleday, Garden City, N.Y.).
- HAMELIN, L.-E. (1989), Changing our Views about Winter, *Writings in Gerontology*, (Feb.1989) 6 (National Advisory Council on Aging. Ottawa).

- HANDY, C. (1991), "The Age of Unreason" (McGraw-Hill, New York).
- HEERWAGEN, J.H. (1990), Affective Functioning, 'Light Hunger', and Room Brightness Preferences, *Environment and Behavior*, **22** (Sept. 1990) 5.
- HIPPOCRATE, "Les Airs, Les Eaux et Les Lieux".
- JACKSON, W.A. (1985), "The Shaping of our World: A Human and Cultural Geography", (Wiley, New York).
- JOUVE, E. (1988), "Le Tiers-Monde" (PUF, Coll. Que sais-je? No. 2388, Paris).
- LÜTTGEN, A. (1993), Planning the Quality of Urban Life: a Global Vision, *Proceedings of the 1993 Annual National Conference of the Canadian Association of Planning Students* (Feb. 12-15, 1993), Working Papers Series no. 32 (University of Waterloo).
- MAITLAND, G. (1991), "Survey of North American Cities: Underground/Overground Pedestrian Networks" (Center for Urban Design, University of Cincinnati).
- MAITLAND, G. (1992), Hidden Cities: The Irresistible Rise of the North American Interior City, *Cities*, (Aug. 1992).
- MASLOW, A. (1952), "Management and Motivation" (Prentice Hall, Englewood Cliffs, N.J.).
- MONTESQUIEU, C. de (1748), "L'Esprit des Lois".
- NASH, J.E. (1983), Human Relations in Frozen Places, *Architecture Minnesota*, (1983 Jan.-Feb.), 28.
- PRESSMAN, N. & TENNYSON, J. (1983), Le milieu urbain bâti: devrait-il être influencé par la connaissance scientifique?, *Recherches sociologiques/Architecture et Sciences humaines*, **XIV** (1983) 3.
- PRESSMAN, N. & ZEPIC, X. (1986), Planning in Cold Climates: a Critical Overview of Canadian Settlement Patterns and Policies, *Winter Community Series No. 1*, (Institute of Urban Studies, University of Winnipeg).
- PRESSMAN, N. (1988), Images of the North: Cultural Interpretations of Winter, *Winter Community Series No.5* (Institute of Urban Studies, University of Winnipeg).
- PRESSMAN, N. (1993a), Sustainable Winter Cities — A Global Perspective. *Städer om Vintern Conference*. Falun, Sweden. Feb. 28- March 1, 1993.
- PRESSMAN, N. (1993b), Thoughts on Nordic Design Awareness, *Winter Cities*, **11** (Summer 1993) 1.
- RAFFESTIN, C. & LAWRENCE, R. (1990), Human Ecology and Environment Policies: Prospects for Politics and Planning. Editorial Comment, *Political Geography Quarterly*, **9** (April 1990) 2.
- SOROKIN, P. (1928), The Geographical School, Contemporary Sociological Theories. In Thomas Guterbock, The Effect of Snow on Urban Density Patterns in the United States, *Environment and Behavior*, **22** (May 1990) 3.
- WARRIER, G.K. & MCALPINE, D. (1992), Evaluating a City/Town's Potential for Future Humanistic Growth, *Cities* (Nov. 1992).
- WORLD BANK (1991), "Urban Policy and Economic Development — An Agenda for the 1990's" (Washington, D.C.).